

Les yeux d'Annah

par Catherine Legeay

En ce matin de juin, Nadine tournait d'un mouvement vif et circulaire le fouet dans sa tasse de matcha. Les tressautements du bambou suivaient ses pensées dont elle cherchait quel fouet pourrait bien en maîtriser le désordre, avec la même régularité et la même constance.

La mousse formée dans la tasse avait une couleur tendre et apaisante : un vert doux, surgi de la nature même, qui offrait des nuances au fur et à mesure que le battage se poursuivait. Vert amande ? vert d'eau ? vert jade ? Une couleur d'alchimie, mystérieuse et captivante. Il lui faudrait trouver cette nuance pour les chapeaux qu'elle préparait pour les deux nièces de la comtesse, celles qui avaient les yeux verts. Et vert pâle, justement, vert d'eau, vert de menthe encore immature. Elle pourrait reprendre cette couleur pour les ornements des autres chapeaux qu'elle avait à créer, créant ainsi une unité dans le cortège.

Mais la comtesse allait-elle payer ? Elle avait mis des mois avant de régler sa dernière note. Elle ne s'était pas gênée pour venir quémander un soir une modification sur son chapeau, pour le mariage de son fils : ici, la fleur n'était pas du bon côté, et la perle que Nadine avait cousue en pistil n'était pas de la bonne couleur. Il fallait du bleu, mais Nadine n'avait plus de perle bleue ce soir-là dans ses réserves. Elle avait bien fouillé, tout étalé sur sa table de travail, les perles, les pierres dures, les strass, les clous, les rivets dorés... Plus rien pour compléter de bleu l'arc-en-ciel de son boîtier de perles. Elle n'avait à disposition qu'une perle de verre d'un violet profond, assez sombre, plus proche de la couleur réelle du pistil d'une fleur d'anémone... Et elle avait quand même couru le lendemain chez un confrère, à l'autre bout de Paris, pour trouver la perle bleue. Quelques heures avant la cérémonie, la comtesse avait pu récupérer le chapeau conforme à ses vœux, en hâte, juste sortie d'un taxi qui attendait sur la chaussée. Elle avait, depuis, rasé les murs quand elle passait dans la rue, et n'était pas venue payer ce bel objet.

Nadine le lui rappela lorsqu'elle vint pour le cortège du mariage de sa nièce, et elle s'excusa platement, c'était un oubli, elle pensait que c'était payé depuis longtemps, elle allait sermonner son mari – car c'était lui qui tenait les cordons de la bourse. Mais il fallait absolument qu'elle travaillât pour elle à nouveau, c'était un très grand mariage, y seraient présents des descendants de la famille impériale d'Autriche et de la famille royale de Roumanie, le Gotha en somme, et la dizaine de jeunes filles dont elle avait porté les photos, à la demande de Nadine qui voulait temporiser le temps d'être sûre d'un premier acompte, avaient des yeux à réjouir un tailleur ou une modiste : bleu glacier et plus sombres, noisette claire, gris de nacre...

Celles que la comtesse désignait avec déférence les « trois princesses », ses petites-nièces, qui descendaient prétendument des Valois dont elles portaient les royaux prénoms : Blanche, Jeanne et Anne, avaient toutes les trois les yeux verts. Blanche et Jeanne semblaient des jumelles car très proches en âge, et les nuances de leurs yeux étaient assez simples à trouver, une fois que Nadine était allée voir les Nymphéas du Musée Marmottan : le vert de Blanche était céladon, ou algue, pâle et délicat comme son teint, celui de Jeanne était plus vif, et la

ronde feuille de nymphéa du tableau de Monet donnait le ton. Les deux nuances étaient du même vert liquide qui buvait la lumière et captait le regard des autres. Ce serait simple pour ces deux chapeaux : Nadine envisageait un tissage de raphia modelé en hennin raccourci, voilé de blanc crème comme le cœur du pétale de nymphéa. Elle avait passé une soirée entière à inventorier son stock de matériaux, et s'était arrêtée sur le raphia et la soie, n'excluant pas de rajouter une fleur entière si les jeunes filles le désiraient. Il restait à imaginer le chapeau d'Anne, dont les yeux tels que rendus par la photo dégageaient un grand mystère.

En s'activant, tant son œuvre la captivait et la portait au plus haut niveau de son effort de créativité, Nadine pestait contre elle-même : elle n'avait pas demandé un acompte suffisant. La comtesse avait bien fini par payer les chapeaux du mariage précédent et avait assuré que sa nièce verserait un deuxième acompte plus important au moment des essayages. Elle avait eu soin de ne pas relever la présence, dans la vitrine, d'un chapeau baroque réalisé pour une de ses relations qu'elle avait amenée chez Nadine et qui n'était jamais venue le chercher, ni ne l'avait payé. Il attirait l'attention, pouvait être représentatif de son talent, mais malgré les baisses de prix, et des offres à des théâtres, il ne trouvait pas preneur. Une dame très élégante l'avait longuement supervisé avant de le déclarer prétentieux. Un dignitaire dubaïote flanqué de son factotum avait laissé entendre que celui-ci viendrait le chercher dans la soirée en échange des billets qu'il devait aller quérir à son hôtel, et sous réserve d'une modification qui rendrait le chapeau encore plus prétentieux. Ce n'était pas difficile pour Nadine de rajouter des couches à ce mille-feuilles véritablement prétentieux puisqu'elle l'avait voulu ainsi. Mais il n'était pas venu, non plus que l'esclave stylé qui l'accompagnait.

Elle se sentait responsable de ces mauvaises affaires : elle aurait pu se contenter de faire plus simple et s'en faisait le reproche. Mais cette fois, elle savait la comtesse dotée d'un goût sûr et désireuse d'en remonter aux participants de ce grandiose mariage. La mise en scène des femmes dont certaines gagnaient ce jour-là grâce à leur chapeau une originalité, une personnalité qui leur étaient souvent déniées le reste du temps, était trop importante, tant pour la puissance invitante que pour les messieurs, eux uniformément coiffés. Le commentaire des toilettes de ces dames constituait un des principaux sujets de conversation de la journée, suscitant fiertés, jalousies, sarcasmes, sur fond d'exclamations exubérantes et convenues. Mais pourquoi Nadine se limiterait-elle à faire du banal, puisque son métier, son talent, c'était justement de faire différemment, de créer de l'éphémère dont la beauté traverserait le temps, de lancer au sommet des crânes des taches de couleur qui éclateraient encore sur les photos des années plus tard ? Tant pis si la comtesse devait temporiser pour payer. Peut-être que, comme souvent, ses créations remarquées lui vaudraient de nouveaux clients par le bouche-à-oreille « ce chapeau superbe, chère amie, vous l'avez fait faire par la Maison Eligio ? » « Non, très chère, j'ai découvert une petite modiste de quartier ». La « petite modiste de quartier » éveillait immédiatement l'intérêt, comme la promesse d'un talent réel, connu seulement de quelques initiés et d'un prix raisonnable. Ainsi raisonnaient la comtesse et ses amies, dont la bourse était parfois très serrée par un mari désargenté et indifférent de surcroît à la mise en valeur de son épouse. Les jeunes filles, c'était différent, et la comtesse avait assuré à sa nièce que ses filles seraient remarquées pour leur beauté et le bon goût de leurs atours. Comme chez les Valois. Il fallait être trop brimée par un mari radin comme le comte de la Boulinaye – celui que tout le monde, dans son dos, appelait « boulinier » bien qu'il n'eût pas le pied marin – pour suivre son injonction à aller chercher son chapeau aux Galeries Lafayette sans s'encombrer de coûteux essayages. « Coiffée made in China, quel mauvais goût ! »

Après une nuit d'insomnie où les rubans s'entrelaçaient dans son cerveau, Nadine décida de réclamer un deuxième acompte à la comtesse lors de l'essayage des chapeaux des deux princesses. Mais les deux jeunes filles étaient absentes pour le moment, l'une en stage de fin d'année en province, l'autre en session de préparation d'un baccalauréat dont elle avait négligé l'échéance toute l'année.

– Mais, ne vous inquiétez pas, je vous envoie Anne qui est disponible.

Nadine se réjouit, tant de pouvoir toucher enfin un acompte, que de la visite d'Anne dont elle allait pouvoir étudier les yeux en grandeur nature.

Nadine était occupée avec une cliente quand la jeune fille entra. Nadine venait d'ouvrir un petit rayon de vêtements de créateurs et la renseignait sur la matière originale d'un certain chemisier aux ramages rose vif. Anne se tenait dans le rayon des chapeaux et baissait les yeux lorsque Nadine tentait de croiser son regard, touchait d'un doigt discret la visière d'une casquette ou le tour brodé de la calotte d'un feutre. Elle eut un regard amusé vers le chapeau prétentieux. Elle déplaçait avec grâce et une certaine retenue sa silhouette menue, attendant avec un ennui visible que Nadine eût terminé.

Elle s'avança vers son comptoir quand la cliente fut partie et en croisant le singulier regard vert ambré d'Anne, Nadine se trouva comme au bord de la margelle d'un puits profond. Elle tenta de distraire sa fascination par des amabilités convenues.

– C'est gentil d'être venue jusqu'ici ! Je vais vous faire essayer le chapeau de votre sœur, et vous me direz si vous aimeriez quelque chose de semblable...

Anne se laissa docilement coiffer. Nadine s'affaira sur le chapeau, le cala, le déplaça d'un côté, puis de l'autre. Anne ne bougeait pas et ne livrait rien de sa personne toujours en retrait, passive et fermée.

– Alors, qu'en pensez-vous ?

– Oh, pour ma sœur c'est bien...

– Vous aimeriez quelque chose dans le même genre ?

– Je ne sais pas, soupira la jeune fille.

– Je vais vous faire essayer d'autres modèles que j'ai ici... que diriez-vous de quelque chose comme un diadème, plus classique dans la forme mais plus original dans les matières ? Nadine sortit de ses rayons le chapeau réalisé pour une autre duchesse qui l'avait payé, avait demandé une modification et n'était jamais venue le chercher. Elle questionna la jeune fille sur ses goûts vestimentaires, et sa future tenue pour le mariage, car sa tenue du jour en jeans, tee-shirt uni jaune vif et chaussures de sport n'en laissait rien imaginer.

La jeune fille tournoya dans la boutique, la main sous le menton :

– Je dois faire un essayage cet après-midi avec maman. Mais on n'est pas d'accord... Mes sœurs et maman, elles veulent du rose vif, du turquoise, du bleu électrique.... Comme à la Cour d'Angleterre...

Elle n'avait pas cité le vert. Le vert retenu pour les toilettes devait être un vert anis, un vert anglais, parfait pour les deux sœurs et sans doute la mère.

– Et qu'est-ce que vous aimeriez, vous ?

Enfin Anne leva les yeux vers Nadine et ouvrit son cœur :

– Moi, je voudrais quelque chose de discret, du pastel, comme vous avez là. Elle désigna le feutre couleur sable rehaussé d'un entrelacs de galons brun et doré, la capeline crème aux rubans cognac, le canotier champagne aux lanières de cuir vermillon. Parce que mes sœurs, elles veulent se faire remarquer et moi pas. Elles pensent juste à trouver un petit copain pour la soirée ou plus...

Nadine s'enhardit :

– Et l'orange comme ceci ? Elle fit tourner sur le bout de son doigt une petite toque en taupé abricot à voilette safran. Ces couleurs sont pour vous, avec vos yeux...

– Ah, sourit Anne. Mes yeux, maman dit que personne n'a des yeux comme ça !

– C'est vrai, laissez-moi les regarder de plus près. Et la passante qui regardait à l'extérieur la vitrine du magasin et le chapeau prétentieux, eut l'étrange vision de ces deux silhouettes aux visages rapprochés comme pour un baiser.

Nadine vit enfin ces yeux de personne. Ce vert couleur de marais enchâssant une pupille profonde et sombre. L'inverse du nymphéa blanc opalin sur la feuille dont la couleur, à maturité, tirait vers le kaki. Il faudrait aller à Giverny, pour sortir de l'amas de racines et de lianes sur lequel reposaient les nymphéas, l'image précise de ce vert unique mordoré et velouté. Ou dans la forêt de Fontainebleau pour y cueillir la mousse de sphaigne vivante venue du fond des âges du végétal.

– Vous pourriez m'en dire un peu plus sur votre tenue et votre coiffure pour le mariage. D'abord, quel est votre lien de parenté avec le ou la mariée ? Et, ce disant, Nadine était tentée de toucher la chevelure châtain mi-longue pour en apprécier la texture, comme elle touchait au long des jours ses matériaux, ses étoffes et ses ornements.

– Je ne sais pas, une petite-cousine plus grande que moi, mais je ne l'ai vue qu'une fois... j'aurai un chignon, maman ne veut pas que je porte les cheveux comme ça. Elle-même apprécia ses cheveux sous une main aux attaches si fines qu'on eût dit une aile.

– Eh bien je trouve que c'est dommage, car les tons de vos cheveux et de vos yeux se répondent. Vos cheveux libres mettraient en valeur votre chapeau.

– Il faudrait que je demande à maman...

– Commençons par la fin : qu'aimeriez-vous comme décoration ? Et, joignant le geste à la parole, elle se dirigea vers son meuble à tiroirs : du galon ? du ruban ? de la tresse ? des pampilles ? des plumes ? des fleurs ?

Anne eut une moue dépitée. L'enquête minutieuse de Nadine commençait à l'ennuyer. Mais elle semblait contente de pouvoir négocier sa coiffure libre, sur le conseil d'une personne avisée qui aurait peut-être de l'autorité auprès de sa mère.

– Ben, je vais appeler maman, pour savoir... à propos, elle m'a donné ça pour vous.

Elle tendit une enveloppe à Nadine, puis se déplaça de quelques pas pour téléphoner à sa mère.

Nadine ouvrit l'enveloppe tandis que la jeune fille formait son numéro. Il n'y avait pas la somme convenue. La nièce de la comtesse avait griffonné sur une carte de visite un petit calcul mesquin, exposant son raisonnement : ce qu'elle versait ce jour était pour trois quarts une partie du solde des deux chapeaux déjà réalisés – mais comme les jeunes filles ne pouvaient pas ce jour même venir les essayer, elle ne réglerait le solde qu'à réception... et pour un quart l'acompte pour le chapeau d'Anne. Il y avait dans cette écriture à longs jambages énergiques un message bien clair : Nadine devrait attendre le paiement puisque les chapeaux n'étaient pas en possession des clientes, fût-ce par leur faute, mais elle devrait sans attendre se mettre à la confection du dernier chapeau. En posant l'enveloppe sur son comptoir, Nadine en ouvrit une autre que le facteur avait déposée en début de matinée : c'étaient les pierres dures qu'elle avait commandées en Inde : des jaspes, des lapis, et des cornalines. Elle prit un grand plaisir à les sortir de l'enveloppe, à les répandre sur un couvercle renversé et à les manipuler, ravie de leur toucher frais et de leur éclat sourd. Le marchand avait joint quelques pierres sans grande valeur, dont deux unakites vert olive zébrées de rose.

Anne conversa brièvement avec sa mère.

– Maman, c'est Annah. Je suis chez la dame des chapeaux, oui, j'ai donné ton enveloppe. Et elle me dit que ce serait mieux avec les cheveux libres... Non, pas de chignon, ce sera mieux sans, pour la forme du chapeau. Oh oui, il est très bien, il me plaît beaucoup... Tu verras, et les chapeaux des filles sont super !!! elle me les a montrés. Oui, à tout à l'heure...

Elle raccrocha et revint vers Nadine, avec un air satisfait de tous les innocents mensonges délivrés à sa mère. Nadine lui porta une petite jaspe vert olive, la fit tourner entre le pouce et l'index sous les yeux d'Anne :

– Et que diriez-vous d'une décoration comme ceci ?

– Oh, j'adooooore ! s'écria Annah. Mon père quand il va en Inde, nous rapporte toujours des pierres comme ça ou des bijoux. J'ai des boucles d'oreille comme ça ! il y a un peu plus de rose...

– Alors c'est sans doute une unakite. Dites-moi : votre prénom, c'est Anne ou Anna, comme la princesse des neiges ?

– Non, Annah, avec un « h ». J'ai décidé de m'appeler comme ça. Enfin, c'est mon petit ami... parce que Annah, ça veut dire « la grâce », en hébreu...

– Ça vous va très bien ! appuya Nadine. Et votre tenue, quelle couleur ?

– Justement, il y aura du rose pastel, comme ça, et Annah poussa de l'index la petite pierre dans la boîte de présentation. Ce rose-là... et pour les cheveux, elle dit qu'on verra, enfin, elle sera d'accord !

– Un rose ancien... cœur de nénuphar, dit pensivement Nadine. Elle pensait tenir enfin le style du chapeau d'Annah. La même structure en hennin tronqué que les chapeaux de ses sœurs, en rose pastel et blanc crème, et une passementerie nouant du vert kaki et ce vert introuvable du marécage des nymphéas – mais elle trouverait – et quelques unakites bien choisies. En pensée, Nadine était déjà dans sa malle aux étoffes et ses coffrets de pierres. Le chapeau d'Annah n'attendrait pas. Elle l'élaborerait le jour même et le terminerait dans la nuit.

– Eh bien, il reste à décider de la date de l'essayage, dit fermement Nadine. Vos sœurs doivent impérativement venir, leurs chapeaux sont prêts, vous pourriez venir ensemble avec votre maman... « Et me porter le solde de la facture... » Songea-t-elle.

– Il faudra voir avec maman, dit évasivement la jeune fille.

– Je vais donc l'appeler. Peut-être dès le début de la semaine prochaine.

– Vous l'aurez fini ? interrogea Annah. Ça a l'air tellement difficile...

– Oui, c'est difficile, mais cela me plaît !

Annah déploya sa belle chevelure châtain dans son dos, chaussa des lunettes de soleil et s'éloigna vers la porte.

– Au revoir, madame. C'est très beau, tout ce que vous faites, dit-elle en jetant un dernier regard sur les formes de bois de présentation réparties dans le magasin. La prochaine fois, je prendrai des photos !

Le chien de Nadine, qui était resté placide et tranquille durant tout l'entretien, s'agita et aboya doucement à la sortie d'Annah, comme pour la saluer. Nadine suivit des yeux, le long de la vitrine, la silhouette gracile d'Annah aux yeux de mousse et de nénuphar.